

Le bonheur en orphelinat

. . . Une grande bâtisse flanquée de deux ailes symétriques se dressait au bout d'un chemin bordé d'arbres. Le bâtiment central comportait les bureaux, la salle des fêtes et l'infirmerie. L'aile gauche était destinée aux garçons et l'aile droite aux filles. Les deux ailes étaient structurées de façon parfaitement identique.

Les « études », pièces à vivre, les dortoirs et les sanitaires étaient disposés exactement comme ceux des filles.

A l'arrière de chaque aile était attenant un terrain de sport. Les filles à droite, les garçons à gauche et au centre, le grand terrain mixte. J'étais émerveillée car j'aimais le sport. Sans trop savoir ce que c'était d'ailleurs car chez nous, le sport se limitait aux glissades sur des morceaux de carton dans d'immenses trous que la guerre avait laissés sur la grande place de la « rue de la croix ».

Le plus grand terrain de sport était le « central », à l'arrière des bureaux. En fin d'année scolaire, nous organisions des spectacles de « plein air » où toutes les personnalités de la Ville étaient invitées. Nous nous exerçons des semaines auparavant. La plupart de ces manifestations étaient de grandes réussites. Mais, malgré des entraînements réguliers et rigoureux, il y avait des « ratés » : tournoiments oubliés, mouvements d'ensemble disloqués. Nous n'étions pas à l'aise. Les petites jupettes blanches n'étaient pas flatteuses. Elles étaient même disgracieuses pour les pensionnaires un peu trop « rondes ». Mais les dispenses n'existaient pas. Ce qui quelquefois prenait l'allure d'une corvée, devait s'assumer. Le lendemain, le quotidien, photo à l'appui, titrait : « La fête des orphelins était une réussite » !

Le terrain de sport des garçons servait essentiellement au « foot » et au « basket » et celui des filles, à la gymnastique et au handball.

Lors de mon arrivée, il faisait beau, nous étions en juin. En passant le portail, je levais les yeux sur la façade. Une jeune fille, assise sur un rebord de fenêtre, se peignait les ongles. Ma sœur se voulait rassurante en m'indiquant ce charmant tableau. Elle était contrariée par un sentiment mêlé de honte et de remords. Elle n'avait pas compris. Elle n'avait pas vu à quel point j'étais heureuse et soulagée d'être ici.

Je ne m'étais pas trompée. Un Monsieur grand et imposant nous accueillit avec un large sourire. M. Jost devenait mon tuteur légal. Dans cette grande maison qui accueillait plus de deux cents enfants, nous n'étions que onze véritables orphelins. Tous les autres pensionnaires étaient, soit des pupilles de la Nation, soit des placements de l'Administration Sanitaire et Sociale. Des « cas sociaux » à qui l'on offrait un meilleur avenir. Certains étaient abandonnés, d'autres venaient de milieux difficiles. Un destin trop cruel pour des enfants. Marjolaine était persuadée que lorsqu'on était pupille de la Nation, on était mieux lotie que les enfants placés par la DASS. Je n'ai pas remarqué de différence, mais je n'avais pas son expérience. J'arrivais et elle se trouvait sur place depuis l'âge de cinq ans.

Le sourire de M. Jost me plaisait. C'était encourageant. Après un entretien relativement succinct, on me garda. Je partais, le lendemain, en vacances.

L'orphelinat possédait un charmant petit manoir nommé « La Tourelle » dans la campagne alsacienne (Saverne).

La forêt environnante cachait ruines et châteaux, ce qui permettait de longues et merveilleuses promenades. Ces joyeux vacanciers chantaient une drôle de « Marseillaise » : « *Allons enfants de la Tourelle, les jours de gloire sont arrivés ! ...* » ... et puis, sur l'air de « L'étoile des neiges » de la célèbre chanteuse Line Renaud : « *Dans un coin perdu de fromage, un tout petit asticot, faisait de la barre fixe en se tordant les boyaux, sur une vieille lame de couteau ; étoile des crèmes, mon cher camembert, c'est toi que j'aime, pour le dessert ; après les potages, après les fayots, roi des fromages, de tous les mets, c'est toi l'plus beau !* » J'étais consternée et amusée.

Et c'est là que j'ai véritablement fait la connaissance de mes congénères. Là où moi j'ai trouvé le soulagement et le bonheur, et où je me sentais revivre, d'autres souffraient énormément. Chacune avait un parcours atypique. Les amitiés se nouèrent rapidement. Mes premières années de vie m'avaient mûrie précocement. Cette maturité a été bien utile par la suite.

Pendant les congés de ce même été, nous sommes parties à Rotterdam. Un échange entre orphelins hollandais et français.

Nous étions heureuses et surprises par les habitudes de vie au Pays-Bas. Le petit déjeuner était un festin. Une immense table était dressée dans la salle à manger et regorgeait de nourriture en tout genre. Nous visitons des zoos, des musées et « Madurodam » un village miniature. Des après-midis à la plage nous reposaient des grandes marches à travers la Ville. Les jours d'arrivée et de départ, nous croisions les pensionnaires hollandaises. Au moment de la toilette, nous étions horrifiées, mais hilares. Elles se lavaient nues !

Il a fallu rentrer. Que de mondes nouveaux s'offraient à moi, cet été ! Que d'agréables souvenirs en si peu de temps !

La rentrée scolaire arriva à grands pas. Le retour se fit rapidement, de manière programmée et très organisée.

J'ai fait la connaissance de Tan'Mathilde, notre éducatrice. Une dame d'un certain âge, au visage sévère, la mine renfrognée, mais qui s'avéra charmante. Le directeur-adjoint, M. Beck, s'est montré très aimable. C'était un monsieur très menu ; sa maigreur m'interpella. J'ai su par la suite qu'il s'agissait d'un problème de santé.

On me destinait au groupe des « Gentianes », un des deux groupes des « grandes ». L'autre groupe s'appelait les « Edelweiss ». Ces dernières étaient « sortantes ». Elles travaillaient, pour la plupart, en apprentissage de secrétariat dans de petites entreprises. Les classes d'âge inférieures s'appelaient « les Coccinelles » pour les deux à quatre ans, « Capucines », « Bleuets » et d'autres noms de fleurs suivaient jusqu'aux aînées. Chaque groupe avait sa Tante : Tan'Mathilde, Tan'Rose ... et les autres.

Et là, commençait enfin ma vie. On m'octroya le numéro 234 ! On me donna des chemises de nuit marquées de ce numéro. J'ai eu des patins à roulettes. Je dus scotcher mon nom avec du

sparadrap sous la semelle pour attester de leur appartenance. C'était du plaisir à l'état pur. Jamais, dans mes rêves les plus fous, je n'aurais seulement pensé à un cadeau pareil dans mon ancienne vie.

Tan' Mathilde m'installa donc. J'étais aux anges. Je ne comprenais pas mes colocataires qui se plaignaient tout le temps et de tout. Que voulaient-elles donc encore ?

Nous avions tout ce qu'il nous fallait ... sauf peut-être l'essentiel, de l'affection. Ce n'est que plus tard que je l'ai compris. Ce manque creusait un terrain fragile et occasionnera un vide impossible à combler. Ce désastre affectif fera de nous des êtres à part. Mais, je croyais sincèrement que l'on pouvait s'en passer puisque moi-même je ne connaissais pas ce sentiment. Dans le triste Foyer de la « rue de la Croix », on ne s'embrassait jamais. On ne se disait jamais de mots doux ni même de mots gentils. Et comme dans les pensionnats anglais, on apprenait à se couper des émotions les plus naturelles, telles que pleurer en public ou rire à gorge déployée. Mais, je me sentais comblée. J'étais au chaud, j'avais à boire et à manger et j'étais en bonne compagnie. Je n'en demandais pas davantage. Au moment de se coucher, trois nouvelles camarades vinrent m'embrasser quatre fois sur les joues pour me souhaiter une bonne nuit. C'était l'habitude « paraît-il ». Moi, j'ignorais que cette coutume existait ! Pour autant, aucune de mes nouvelles amies ne relevait ma réaction. J'ai eu le sentiment d'être parmi des individus particuliers. Ce n'était que le début, je découvris ce qu'était la vie. Quand nous étions couchées, avant l'extinction des feux, Tan'-Mathilde déposait un chocolat ou un bonbon sur chaque chevet. J'avais des étoiles dans les yeux. Ce soir-là, j'ai fait une prière, très sincère, de remerciements. Je songeais brièvement à ma nuit sous le pont. Je chassais vite les mauvais souvenirs pour me noyer dans le bonheur présent . . .

Cette nuit-là, je m'endormis paisiblement. Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps . . .

Pierrette KUHN a été pensionnaire de 1964 à 1967.

Elle est retraitée et vit à l'Epinay le Comte, commune du Département de l'Orne.